



Antenne Clinique de Dijon - Session 2022

Désordres dans les identités

Comment saisir l'identité, où chacun trouve ce qui le définit ? Au plus simple : être homme ou femme, fils ou fille de – c'est-à-dire nommé dans la différence des sexes et des générations. Il n'est pas sûr que chacun s'y retrouve, et l'actualité s'en fait écho. Qui n'entend que la détermination du sexe, du couple, des générations même, posent maintenant des questions auxquelles les réponses de la tradition ne conviennent plus ? La science permet une multiplicité de solutions qui séparent ce qui autrefois était rassemblé sous la fiction juridique du mariage : conception, grossesse, filiation, éducation peuvent être assumées par des personnes distinctes. De même, le sexe relèverait maintenant d'un « éprouvé » ou d'un « sentiment » qui s'accorde ou non à l'anatomie. La science, la médecine, le droit semblent courir après un bouleversement des mœurs. C'est la demande, le « choix » du sujet qui prévaut alors comme impératif. La loi est sommée de suivre la demande supposée des sujets et de se mettre au pas de l'offre de la science.

L'actualité fait valoir également que l'identité à la première personne, le « *je suis* », se laisse prendre dans une identité collective, plutôt un « *nous sommes* ». L'identité se trouve dès lors conférée par un autre : pas de « *je* » sans « *nous* », où l'individuel s'articule au collectif. Chacun peut alors trouver un groupe où se reconnaître selon son sexe, son statut social, ses choix de jouissance, etc. Avec le problème classique : le « *Je* » qui affirme se reconnaître dans un « *nous* », se perd dans le semblable et y laisse son identité singulière : qu'est-ce qui fait par exemple cet/te homme ou femme là.

Jacques-Alain Miller le souligne : si Lacan amène *in fine* que « L'identification se cristallise dans une identité », il semble que celle-ci se soit évanouie, qu'elle se présente comme toujours à construire. Mais l'identité qu'un sujet découvre dans le décours d'une psychanalyse n'est pas le choix, l'affirmation, l'auto-détermination dont rêve le sujet libéral. Là où la certitude d'être défaille dans un rêve, un fantasme, ce qu'il découvre, ce sont les identifications.

C'est d'abord le « bric-à-brac » des identifications imaginaires qui forment les « pelures » de son moi. Ce sont ensuite les termes symboliques qui structurent son existence, orientent à son insu ses goûts, ses choix amoureux, la vocation qui l'engage. L'identité n'est donc pas assurée, par quoi alors peut-elle être troublée ?

Il y a en effet une part de l'identité qui est branchée sur l'objet de jouissance plus ou moins délétère, sur les aventures du corps : du toxique aux mauvais traitements, chacun peut trouver

un nom à son malheur. Quelle est alors l'identité qui tient quand le sujet ne se reconnaît plus dans une addiction à l'objet qui semble prévaloir sur son choix ?

L'identité n'est pas une auto-nomination. Elle se joue entre le sujet, son image, l'Autre, et son objet. Il y a une clinique de la perte d'identité : mais comment la distinguer du statut « normal » du sujet, toujours moins certain de son être ? L'adolescence – ce symptôme de la puberté –, est par essence, ce moment où classiquement on situait – à partir de la psychanalyse – une « crise de l'identité ».

Cette crise d'identité notée dès les années 1950 est donc maintenant achevée. Tout un pan de la psychiatrie entérine la multiplication des personnalités, des identités, les troubles dissociatifs de l'identité. Être homme ou femme est la question que pose l'hystérique, mais qu'en est-il aujourd'hui ? La certitude de l'identité – singulière ou collective – ne rejoint-elle pas à l'occasion le délire ?

Nous verrons comment nous retrouver dans les identifications freudiennes et ce que Lacan a remanié, au plus près des questions qui forment notre actualité. Nous verrons ce que réserve la fin de l'enseignement de Lacan : l'identité la plus singulière n'est plus seulement la fiction méconnue, imaginaire et symbolique, où le sujet trouvait à se reconnaître pour sa surprise dans les formations de l'inconscient et dans les signifiants qui le déterminent. C'est dans un trait singulier, dans « l'identification au symptôme », certes allégé, mis à distance, que le sujet peut trouver l'assise de son être. L'identité ne se fonde plus seulement dans les divers éléments qu'il peut égrener dans une analyse : dans la riante image narcissique, ou dans la reconnaissance (le « tu es ma femme »), ni dans l'objet du fantasme qu'il peut traverser. L'objet de satisfaction est ce qui produit au contraire une « perte dans l'identité » pour chacun, dont on pourra situer les évolutions fâcheuses.

A défaut d'une identité incertaine, dans le lien social comme pour chacun, y-a-t-il alors une identification qui tienne ? L'identification a partie liée avec le symptôme, ce que Freud avait déjà souligné et qui est précieux dans la clinique. Mais l'identification est également ce qui articule le sujet au partenaire, au collectif et au lien social. Quel sera alors le point d'identité où le sujet se trouvera, non plus identique au semblable, mais bien plutôt distinct d'un autre qu'il reconnaît comme dissemblable ?

Le lien social est ici interrogé quand il est traversé par la question du semblable et du sort qu'il réserve au dissemblable, diversement exclu, exilé, face à une jouissance insituable. Se vérifie alors que « l'inconscient, c'est le politique ».

Nous aborderons ces questions cruciales à travers la clinique singulière. Identités et identifications sont très présentes dans la clinique des enfants et adolescents. Mais ce sera également l'occasion de se repérer dans les remaniements cliniques qui font notre actualité.

